

# 1

Le travail d'un thérapeute n'est jamais terminé.

Ce qui ne signifie pas que l'état de ses patients ne s'améliore pas.

Mais le lien créé durant ces séances de quarante-cinq minutes à huis clos – ce rapport qui naît quand un regard étranger scrute des vies privées – peut atteindre à une certaine pérennité.

Certains patients ferment la porte et ne reviennent jamais. Certains ne quittent jamais la pièce. Une bonne partie occupent un statut intermédiaire assez ambigu, et manifestent parfois un attachement excessif pendant des périodes d'orgueil ou de tristesse.

Prédire qui finira dans quelle catégorie est un exercice risqué, pas plus logique qu'une journée à Las Vegas ou une séance à la Bourse. Après quelques années de pratique, j'ai cessé ce genre de pronostic.

C'est pourquoi je ne fus pas réellement surpris quand, de retour d'un jogging nocturne en juillet, mon service de répondeur m'informa que Melissa Dickinson m'avait laissé un message.

La première fois que j'avais entendu parler d'elle, c'était en... quand ? Il devait bien y avoir une dizaine d'années... Dix ans qu'elle avait cessé de venir à mon cabinet dans un immeuble sévère du côté est de Beverly Hills.

Une de mes clientes au long cours.

Rien que cela aurait dû me garder son souvenir vivace, mais il y avait eu tant de choses en plus...

La psychologie infantile est la carrière idéale pour qui veut se prendre pour un héros. L'enfant a tendance à guérir plus vite et à nécessiter un traitement moindre que l'adulte. Même au plus fort de ma pratique il était rare que

je propose plus d'une séance hebdomadaire à mes patients. Pour Melissa, nous commençâmes par trois séances par semaine à cause de la gravité de ses problèmes, et du caractère unique de sa situation. Après huit mois nous passâmes à deux séances. Au bout d'une année, la moyenne d'une séance par semaine était respectée.

Finalement, un mois avant la fin de la seconde année, terminé.

Elle sortit changée de cette thérapie. Je m'accordai un peu d'autosatisfaction, mais sans excès. Parce que la structure familiale qui avait engendré ses problèmes n'avait jamais été altérée. Pas même effleurée.

Néanmoins je n'avais aucune raison de la garder en traitement contre sa volonté.

*J'ai neuf ans, docteur Delaware. Je suis assez grande pour affronter seule la situation.*

Je la renvoyai donc dans le monde, avec l'idée que j'aurais très rapidement de ses nouvelles. Mais il n'y eut rien pendant des semaines. Je finis par appeler son domicile et elle me révéla, avec l'assurance intransigeante de ses neuf ans, qu'elle allait bien, merci Docteur, et qu'elle me contacterait si elle pensait avoir besoin de mes services.

À présent, elle en avait besoin.

Beaucoup de temps à attendre.

Dix ans de plus, cela lui en faisait donc dix-neuf. Autant vider la banque de mémoire et se préparer à rencontrer une étrangère.

Je jetai un coup d'œil au numéro qu'elle avait laissé au service. Le 818 pour commencer. Secteur de San Labrador.

Je retournai dans la bibliothèque, fourrageai un moment dans mes dossiers d'archive et finis par trouver le sien.

Même code-zone que celui de son ancien numéro, mais les quatre derniers chiffres étaient différents.

Changement de numéro, ou avait-elle quitté le foyer familial ? En ce cas, elle n'était pas partie très loin.

Je vérifiai la date de sa dernière séance. Neuf ans plus tôt, et non dix. Anniversaire en juin. Elle avait eu dix-huit ans un mois plus tôt.

Je me demandai ce qui avait pu changer chez elle, et ce qui était resté identique.

Et je me demandai pourquoi je n'avais pas eu de nouvelles d'elle plus tôt.

À la deuxième sonnerie on décrocha.

— Allô ?

Une voix féminine, jeune, inconnue.

— Melissa ?

— Oui ?

— Ici le Dr Alex Delaware.

— Oh ! Bonjour ! Je ne m'attendais pas... Merci beaucoup d'avoir rappelé, docteur Delaware. Je ne m'attendais pas à des nouvelles de vous avant demain. Je n'étais même pas sûre que vous rappelleriez.

— Pourquoi donc ?

— Vos coordonnées dans l'annu... Excusez-moi. Vous pouvez patienter une seconde, s'il vous plaît ?

Une main sur le microphone. Je perçus vaguement une conversation étouffée. Un instant plus tard elle reprenait la ligne :

— Il n'y a pas l'adresse de votre cabinet dans l'annuaire. Aucune adresse. Seulement votre nom, sans aucune mention de diplôme... Je n'étais même pas certaine que c'était le même A. Delaware. Je ne savais pas si vous étiez toujours en activité. Votre service-répondeur m'a dit que oui mais surtout avec une clientèle d'avocats et de juges.

— C'est quasiment la vérité...

— Oh ! Alors je suppose que...

— Mais je suis toujours disponible pour mes anciens patients. Et ça me fait plaisir que vous m'ayez contacté. Comment va, Melissa ?

— Tout va bien, dit-elle trop vite, avec un rire nerveux. Cela dit, la question logique est : dans ce cas, pourquoi vous appeler après toutes ces années ? N'est-ce pas ? Et

la réponse est : ce n'est pas pour moi, docteur Delaware. C'est pour ma mère.

— Je vois.

— Rien de très grave... Oh, mince, excusez-moi.

De nouveau la main sur le microphone. Une conversation déformée, puis :

— Je suis vraiment désolée, docteur Delaware, mais c'est simplement que le moment est mal choisi pour discuter. Serait-il possible que je vienne vous voir ?

Elle parlait vite, d'une voix au bord de l'essoufflement.

— Bien sûr. Quand cela vous arrangerait-il ?

— Le plus tôt serait le mieux. Je suis assez libre. Les cours sont terminés. J'ai passé mes examens.

— Félicitations.

— Merci. C'est agréable d'avoir fini.

— Je n'en doute pas, dis-je en consultant mon agenda. Que diriez-vous de demain, à midi ?

— Midi, oui, ce serait très bien. Je vous suis vraiment reconnaissante, docteur Delaware.

Je lui indiquai comment arriver chez moi. Elle me remercia et raccrocha avant que j'aie fini de lui dire au revoir.

Et j'en avais appris bien moins sur elle que durant les habituelles conversations préparatoires à un rendez-vous.

Une jeune femme vive, intelligente, tendue. Cachait-elle quelque chose ?

Compte tenu de l'enfant qu'elle avait été, cela ne m'aurait pas surpris.

*C'est pour ma mère.*

Cette simple phrase offrait de multiples interprétations.

La plus probable : elle avait enfin commencé à appréhender la pathologie de sa mère, et ses rapports avec elle. Et elle avait besoin de clarifier ses idées et ses sentiments, peut-être même que je lui indique un confrère pour sa mère.

Donc la visite de demain serait sans doute unique. Assez pour encore neuf années.

Je refermai le dossier, satisfait de mes pouvoirs de prédiction.

J'aurais aussi bien pu jouer aux machines à sous à Las Vegas, ou placer mon argent en Bourse à Wall Street.

Je passai les deux heures suivantes sur mon dernier projet : une monographie pour une publication de psychologie relatant mon expérience d'une école pleine d'enfants victimes d'un tireur fou l'automne dernier. La rédaction se révéla plus fastidieuse que prévu. Il fallait que je rende l'expérience vivante sans pour autant déborder les limites de l'exposé scientifique.

Je relus avec un certain effarement mon quatrième brouillon, cinquante-deux pages de prose indigeste. J'avais la certitude de ne jamais pouvoir injecter la moindre humanité dans ce flot de références universitaires, de jargon et de notes que je ne me souvenais même pas avoir inscrites en bas de page.

À onze heures et demie, toujours incapable de trouver le ton adéquat, je posai mon stylo et me renversai dans mon fauteuil. Mes yeux se posèrent sur le dossier de Melissa. Je l'ouvris et commençai à le lire.

18 octobre 1978.

L'automne 1978. Je m'en souvenais très bien. Chaud et désagréable. Avec ses rues sales et son atmosphère polluée, Hollywood supportait mal ses automnes, et depuis longtemps. Je venais de faire un exposé au Western Pediatric Hospital, et j'avais hâte de retourner dans les quartiers ouest pour la douzaine de rendez-vous qui constituaient le reste de ma journée.

J'estimais m'être bien tiré de ma prestation. Approche comportementale de la peur et de l'anxiété chez les enfants. Diagrammes, statistiques, évaluations, à cette époque je trouvais l'ensemble assez solide. Un auditoire composé de pédiatres, la plupart avec une clientèle privée. Une horde à l'esprit pragmatique, acéré, impatiente de solutions pratiques, avec peu de considération pour les digressions académiques.

J'avais répondu aux questions pendant un bon quart d'heure et j'allais sortir de l'amphithéâtre quand une jeune femme m'accosta. Je reconnus une de mes interrogatrices, mais j'étais certain de l'avoir également vue ailleurs.

— Docteur Delaware ? Eileen Wagner.

Elle avait des traits plaisants sous un casque de cheveux bruns courts. Les hanches larges, l'air jovial, un léger strabisme. Son chemisier blanc était d'une coupe presque

masculine, et boutonné jusqu'au col. Sa jupe en tweed descendait aux genoux. Elle portait des chaussures pratiques. Son sac à main Gladstone paraissait flambant neuf. Je me souvins alors : je l'avais vue sur le tableau de service. Interne de troisième année. Doctorat en médecine passé dans une des universités de l'Ivy League.

— Bonjour, docteur Wagner, dis-je.

Nous échangeâmes une poignée de main ; la sienne était douce et potelée, sans aucun bijou.

— Vous avez fait un exposé sur les phobies l'année dernière, et ça m'avait beaucoup plu.

— Merci.

— J'ai apprécié celui d'aujourd'hui aussi. Et j'ai quelqu'un à vous adresser, si cela vous intéresse.

— Bien sûr.

Elle fit passer son sac Gladstone dans son autre main.

— Maintenant, j'exerce à Pasadena, et j'aide au Cathcart Memorial. Mais l'enfant auquel je pense n'est pas de mes patients réguliers, simplement un contact téléphonique par l'intermédiaire du répondeur d'urgence de Cathcart. Ce cas ne relève pas de leur compétence, et comme ils savent que je m'intéresse aux problèmes pédiatriques, ils me l'ont proposé. Mais en prenant connaissance des détails, je me suis souvenue de votre exposé de l'année dernière et j'ai pensé que ce cas vous conviendrait parfaitement. Et quand j'ai vu votre nom sur la liste des intervenants aujourd'hui, je me suis dit : parfait.

— Je vous rendrais ce service avec plaisir, docteur Wagner, mais mon cabinet se trouve de l'autre côté de la ville...

— Aucune importance. Ils viendront vous voir. Ils ont les moyens. Je le sais parce que je suis allée la voir il y a quelques jours. C'est une fillette. Sept ans. En fait, je suis venue ici ce matin à cause d'elle, en espérant apprendre quelque chose qui pourrait l'aider. Mais après votre exposé, il me semble clair que ses problèmes dépassent largement un simple conseil. Il lui faut un spécialiste.

— Angoisses ?

Elle approuva d'un hochement de tête.

— Elle est littéralement torturée par ses peurs. De multiples phobies, mais aussi un niveau d'anxiété générale très élevé. Une véritable hantise.

— Quand vous dites que vous êtes allée la voir, vous parlez d'une visite à domicile ?

— Vous pensiez que plus personne n'en faisait ? répondit-elle avec un bref sourire. À dire vrai je ne me déplace que rarement, et j'aurais préféré qu'ils viennent à mon cabinet, mais c'est justement là une partie du problème : ils ne se déplacent pas. Ou plutôt, la mère s'y refuse. Elle est agoraphobe au dernier degré, et elle n'a pas quitté sa maison depuis des années.

— Combien d'années ?

— Elle n'a pas été plus précise que la formule « depuis des années », et rien que cet aveu lui était pénible, je l'ai bien senti. C'est pourquoi je n'ai pas insisté. Elle n'était pas du tout en état d'être interrogée. Je suis donc restée très brève, concentrée sur l'enfant.

— C'est logique. Que vous a-t-elle dit à propos de sa fille ?

— Seulement que Melissa – c'est le nom de la gamine – a peur de tout. De l'obscurité. Des bruits trop forts et des lumières vives. Des situations inédites. Et elle semble souvent très tendue. Ce peut être en partie génétique, à moins qu'elle imite sa mère. Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est leur mode de vie. Leur situation est très spéciale. Elles ont une grande maison, une de ces propriétés incroyables au nord de Cathcart Boulevard, dans San Labrador. Le San Labrador classique des hectares de jardins paysagers, des pièces immenses, des domestiques aux ordres et tout très préservé de l'extérieur. Et la mère qui reste dans sa chambre, à l'étage, comme une dame de l'époque victorienne affligée de vapeurs... (Elle s'interrompt, tapota ses lèvres d'un index en cherchant ses mots.) Une vraie princesse de l'époque victorienne. Elle est très belle, bien qu'un côté de son visage soit couvert de très fines cicatrices et qu'elle souffre sans doute d'une légère hémiplegie faciale. Un relâchement subtil des muscles, surtout quand elle parle. Si la beauté de son visage n'était pas tellement marquée par cette symétrie on ne le remarquerait pas. Je suis prête à parier qu'elle a subi des interventions de chirurgie esthétique pour effacer un accident grave, brûlure ou blessure profonde, à mon avis. Peut-être est-ce là

que se trouve la racine de son problème à elle... Je n'en sais rien.

— Comment est la fillette ?

— Je ne l'ai pas beaucoup vue, juste aperçue en entrant dans la maison. Une gamine petite, maigre et très mignonne, très bien habillée. La petite fille riche typique. Quand j'ai essayé de lui parler, elle a détalé. Je la soupçonne d'être allée se cacher quelque part dans la chambre de sa mère. Enfin, c'est plutôt un ensemble de pièces, dans le genre d'une suite. Pendant que je parlais avec la mère je n'ai cessé d'entendre de petits bruits et dès que je me taisais pour écouter, les bruits s'interrompaient. La mère n'a pas semblé remarquer, je n'ai donc rien dit. Je suppose que j'avais déjà de la chance de pouvoir m'entretenir avec elle.

— Tout ça ressemble à une scène de roman gothique.

— Oui. C'est exactement l'impression que cela m'a donné, à moi aussi. Une ambiance bizarre, décalée, qui donne froid dans le dos. Non que la mère ait fait quoi que ce soit d'inquiétant. Elle s'est montrée charmante, en réalité. Très gentille, d'une façon vulnérable.

— La princesse victorienne type, répétais-je. Elle ne quitte jamais cette maison ?

— C'est du moins ce qu'elle m'a affirmé. Ce qu'elle a avoué, car elle en est assez honteuse, m'a-t-il semblé. Mais elle n'arrive pas à quitter sa propriété. Quand je lui ai suggéré de venir me voir à mon bureau, elle s'est complètement bloquée. Ses mains se sont mises à trembler. J'ai donc laissé tomber, mais elle a accepté que Melissa voie un psychologue.

— Étrange.

— L'étrange est votre domaine, non ?

Je lui répondis par un sourire neutre.

— Ai-je piqué votre curiosité, au moins ?

— Vous pensez que la mère veut vraiment de l'aide ?

— Pour sa fille ? C'est ce qu'elle dit. Mais ce qui est plus important, à mon avis, c'est la détermination de l'enfant. C'est elle qui a téléphoné au service d'urgence.

— À sept ans, elle a téléphoné toute seule ?

— La bénévoles de permanence n'en croyait pas non plus ses oreilles. Cette ligne n'est pas destinée aux enfants. De

temps à autre ils sont contactés par un adolescent qu'ils dirigent vers un service spécialisé. Mais peut-être Melissa a-t-elle vu une de leurs annonces télévisées. Elle a pu copier le numéro. Et elle était encore debout quand elle a appelé : plus de dix heures du soir.

Elle leva son sac Gladstone au niveau de sa poitrine, l'ouvrit et en sortit une cassette.

— Je sais que ça peut paraître assez incroyable, mais voici la preuve. Ils enregistrent tous les appels, et ils m'ont fait une copie.

— Elle me semble plutôt précoce... supputai-je.

— Certainement. J'aurais aimé avoir la possibilité de passer un peu de temps avec elle. Une enfant intéressante, pour prendre pareille initiative... (Elle s'interrompt un moment, songeuse.) Elle doit traverser une épreuve terrible. Après avoir écouté la cassette j'ai fait le numéro qu'elle avait donné au bénévole de permanence et c'est la mère qui a répondu. Elle ne savait pas que Melissa avait appelé. Quand je le lui ai dit, elle s'est littéralement effondrée en larmes. Mais quand je lui ai demandé de venir me voir en consultation, elle a répondu que c'était impossible, parce qu'elle était malade. J'ai pensé à une incapacité physique, et j'ai donc proposé de venir à domicile. D'où ma visite à leur sinistre et extravagante propriété. (Elle me tendit la cassette.) Écoutez-la, si vous voulez. C'est vraiment quelque chose. J'ai dit à la mère que je parlerais à un psychologue, et j'ai pris la liberté de donner vos coordonnées. Mais ne vous sentez pas obligé...

— Merci d'avoir pensé à moi, dis-je en empochant la cassette, mais en toute honnêteté je ne sais pas si je pourrai faire des visites à San Labrador.

— Elle peut venir vous voir. Melissa, je veux dire. Un domestique l'accompagnera.

Je secouai la tête.

— Dans un cas semblable, la mère devrait jouer un rôle actif.

Elle se rembrunit.

— Je sais. Les conditions ne sont pas optimales, mais n'avez-vous pas de techniques qui pourraient aider cette gamine sans implication de la mère ? Juste pour calmer un

peu son anxiété ? Quoi que vous tentiez, ça a une chance de lui éviter de sombrer. C'est un pari jouable, je crois.

— Peut-être. Si la mère ne sabote pas la thérapie.

— Je ne pense pas qu'elle le ferait. Elle a les nerfs fragiles, mais elle paraît aimer sa fille. C'est la culpabilité qui nous aide. Après le coup de fil de Melissa, elle doit se sentir très inutile, et pas du tout à la hauteur. Elle est consciente que cette situation est mauvaise pour l'enfant, mais elle est incapable de se sortir elle-même de sa propre pathologie. Pour elle ce doit être horrible... De mon point de vue, il faut utiliser son sentiment de culpabilité. Si la fillette va mieux, sa mère verra peut-être le bout du tunnel et demandera elle aussi à être aidée.

— Pas de père dans le tableau ?

— Non, elle est veuve. Le décès du père est survenu alors que Melissa était encore bébé. J'ai eu l'impression que c'était un homme beaucoup plus âgé que sa femme.

— On dirait que vous en avez appris beaucoup en une seule visite rapide.

Une légère roseur monta à ses joues.

— C'est le but à atteindre, n'est-ce pas ? Écoutez, je ne m'attends pas à ce que vous chambouliez votre vie pour aller là-bas régulièrement. Mais un psychologue plus proche de la propriété ne changerait rien. La mère ne sort *jamais*. Elle ne va *jamais* nulle part. Pour elle, un kilomètre à l'extérieur équivaut à une expédition sur Mars. Et si elles acceptent de suivre une thérapie qui échoue, ce sera sans doute leur unique tentative. C'est pourquoi il faut quelqu'un de compétent, et après vous avoir entendu je suis convaincue que vous êtes l'homme de la situation. J'apprécierais beaucoup que vous acceptiez, même si les conditions ne sont pas idéales. Je vous remercie en vous envoyant des patients moins compliqués, d'accord ?

— D'accord.

— Je sais que j'ai l'air de m'investir à l'excès dans ce cas, mais la simple idée d'une gamine de sept ans assez désespérée pour passer ce genre de coup de fil... et cette maison où elle vit... (Elle eut un haussement de sourcils très bref.) Et puis, je crois qu'avant longtemps ma clientèle m'occupera à plein temps, et je n'en aurai plus à consacrer

à des cas isolés. (Sa main plongeait de nouveau dans le sac Gladstone.) Voilà les coordonnées.

Elle me tendit une demi-feuille à en-tête d'une compagnie de produits pharmaceutiques, sur laquelle était dactylographié ceci : *Patient : Melissa DICKINSON, née le 21.06.71. Mère : Gina Dickinson*, suivi d'un numéro de téléphone. J'empochai le papier.

— Merci, dit-elle. Au moins vous n'aurez aucun problème pour le paiement. Elles ne sont pas exactement dans la gêne.

— Vous êtes leur médecin traitant, ou elles voient quelqu'un d'autre ?

— D'après la mère, Melissa a vu par le passé un médecin de famille installé à Sierra Madre, pour les vaccins, les petits problèmes physiques normaux d'un enfant, les certificats scolaires. Rien de véritablement suivi. Melissa est une enfant en parfaite santé. Le médecin ne fait plus partie du tableau depuis plusieurs années. Et elle ne voulait pas le contacter.

— Pourquoi donc ?

— Tout le problème de la thérapie. Les stigmates. Pour être franche, il a fallu que je me vende. C'est San Labrador, ne l'oubliez pas : ils se battent toujours contre le xx<sup>e</sup> siècle. Mais elle est prête à coopérer, elle s'y est engagée. Quant à savoir si je finirai par être leur médecin traitant, l'avenir le dira. De toute façon, si vous voulez bien m'envoyer un rapport je serai très intéressée de savoir comment elle va.

— Bien sûr, dis-je. Vous avez parlé de certificats scolaires. Elle va régulièrement à l'école ?

— Jusqu'à une période récente, elle le faisait. Un domestique l'amenait et la reprenait. Tous les contacts parent-professeurs se déroulaient par téléphone. Peut-être est-ce assez courant à San Labrador, mais certainement pas très bon pour l'enfant, avec une mère qui n'est jamais là pour rien. Malgré cela, Melissa est une élève modèle. Que des A. La mère a insisté pour me montrer ses carnets de notes.

— Que voulez-vous dire par « jusqu'à récemment » ?

— Il y a peu, l'enfant a manifesté tous les symptômes d'une phobie aiguë de l'école : elle s'est plainte de problèmes physiques indéfinis, elle a eu des crises de larmes

et a prétendu qu'aller à l'école la terrorisait. La mère a accepté de la garder à la maison. À mon avis, c'est un signe de danger très net.

— Certainement, en particulier avec le modèle parental.

— Eh oui, cette satanée chaîne bio-psycho-sociale... On voit de ces chaînes dans presque tous les cas.

— *Enchaînée*, oui, dis-je doucement.

Elle acquiesça.

— Mais cette fois nous parviendrons peut-être à briser ses chaînes, non ? Ce ne serait pas gratifiant ?

J'eus des patients tout l'après-midi, puis je remplis quelques tableaux de données. Ensuite j'écoutai la cassette tout en rangeant mon bureau.

VOIX FÉMININE D'ADULTE : — Ligne d'urgence de Cathcart, bonsoir.

VOIX FÉMININE D'ENFANT (*à peine audible*) : — Allô...

ADULTE : — Service d'urgence. Comment puis-je vous aider ?

*Silence.*

ENFANT (*à peine audible*) : — C'est... l'hôpital ?

ADULTE : — Ici le service d'urgence de Cathcart Hospital. Que puis-je faire pour vous ?

ENFANT : — J'ai besoin d'aide. J'ai...

ADULTE : — Oui ?

*Silence.*

ADULTE : — Allô ? Vous êtes toujours là ?

ENFANT : — Je... J'ai peur.

ADULTE : — Peur de quoi, chérie ?

ENFANT : — De tout.

*Silence.*

ADULTE : — Est-ce qu'il y a quelque chose, ou quelqu'un, auprès de toi qui te fait peur ?

ENFANT : — ... Non.

ADULTE : — Personne du tout ?

ENFANT : — Non.

ADULTE : — Tu penses que tu es en danger, chérie ?

*Silence.*

ADULTE : — Allô, chérie ?

ENFANT : — Non.

ADULTE : — Aucun danger ?

ENFANT : — Non.

ADULTE : — Tu veux bien me dire ton prénom, chérie ?

ENFANT : — Melissa.

ADULTE : — Melissa comment ?

ENFANT : — Melissa Anne Dickinson. (*Elle commence à épeler.*)

ADULTE (*la coupant*) : — Quel âge as-tu, Melissa ?

ENFANT : — Sept ans.

ADULTE : — Et tu appelles de ta maison ?

ENFANT : — Oui.

ADULTE : — Est-ce que tu connais ton adresse, Melissa ?  
*Pleurs.*

ADULTE : — Ce n'est pas grave, Melissa. Est-ce que quelque chose ou quelqu'un t'ennuie là, maintenant ?

ENFANT : — Non. J'ai peur, c'est tout... J'ai tout le temps peur.

ADULTE : — Tu as tout le temps peur ?

ENFANT : — Oui.

ADULTE : — Mais il n'y a rien qui t'ennuie ou qui te fait peur en ce moment, c'est ça ? Rien dans ta maison ?

ENFANT : — Oui.

ADULTE : — Il y a quelque chose ?

ENFANT : — Non. Il n'y a rien ici. Je... (*Pleurs.*)

ADULTE : — Qu'y a-t-il, chérie ?

*Silence.*

ADULTE : — Est-ce que quelqu'un t'ennuie dans ta maison, à d'autres moments ?

ENFANT (*dans un murmure*) : — Non.

ADULTE : — Ta maman sait que tu téléphones, Melissa ?

ENFANT : — Non. (*Pleurs.*)

ADULTE : — Elle serait en colère si elle savait que tu téléphones ?

ENFANT : — Non. Elle est...

ADULTE : — Oui, Melissa ?

ENFANT : — ... gentille.

ADULTE : — Ta maman est gentille ?

ENFANT : — Oui.

ADULTE : — Donc ce n'est pas ta maman qui te fait peur ?

ENFANT : — Non.

ADULTE : — Et ton papa ?

ENFANT : — Je n'ai pas de papa.

*Silence.*

ADULTE : — Est-ce que c'est quelqu'un d'autre qui te fait peur ?

ENFANT : — Non.

ADULTE : — Est-ce que tu sais de quoi tu as peur, chérie ?

*Silence.*

ADULTE : — Melissa ?

ENFANT : — Du noir... Des voleurs... De choses.

ADULTE : — Du noir et des voleurs. D'accord. Et de choses. Tu peux me dire quel genre de choses, chérie ?

ENFANT : — Euh... Des choses... Plein de choses !  
(*Pleurs.*)

ADULTE : — D'accord, chérie, ne t'énerve pas. Nous allons t'aider. Ne raccroche pas, d'accord ?

*Reniflements.*

ADULTE : — D'accord, Melissa ? Tu es toujours là ?

ENFANT : — Oui.

ADULTE : — C'est bien, Melissa. Est-ce que tu connais le nom de la rue où est ta maison ?

ENFANT (*très vite*) : — 10, Sussex Knoll.

ADULTE : — Tu peux répéter plus lentement, chérie ?

ENFANT : — Dix. Sussex. Knoll. San Labrador. Californie. Neuf-un-un-zéro-huit.

ADULTE : — Très bien. Donc tu habites à San Labrador. C'est tout près de nous. De l'hôpital.

*Silence.*

ADULTE : — Melissa ?

ENFANT : — Il y a un docteur qui peut m'aider ? Sans piqure ?

ADULTE : — Bien sûr, il y a un docteur qui peut t'aider, Melissa. Et je vais le prévenir pour toi.

ENFANT : — (*Inaudible.*)

ADULTE : — Qu'as-tu dit, Melissa ?

ENFANT : — Merci.

Des crachotements, puis plus rien. J'arrêtai le défilement de la bande et appelai le numéro que m'avait communiqué Eileen Wagner. Une voix mâle et nasillarde répondit :

— Résidence Dickinson.

— Mrs Dickinson, je vous prie. Ici le Dr Delaware. C'est au sujet de Melissa.

On se racla la gorge.

— Mrs Dickinson n'est pas disponible, Docteur. Mais elle m'a chargé de vous dire que Melissa pourrait se trouver à votre cabinet n'importe quel jour de la semaine, entre trois et quatre heures et demie de l'après-midi.

— Savez-vous quand elle sera disponible pour me parler ?

— Non, je le crains, docteur Delaware. Mais je lui ferai part de votre appel. Les horaires vous conviennent ?

Je consultai mon carnet de rendez-vous.

— Mercredi, ça irait ? À quatre heures.

— Très bien, Docteur.

Il récita mon adresse puis demanda :

— Pas d'erreur dans vos coordonnées ?

— Aucune. Mais j'aimerais vraiment pouvoir discuter avec Mrs Dickinson avant ce rendez-vous...

— Je le lui dirai, Docteur.

— Qui amènera Melissa ?

— Moi, Monsieur.

— Et vous êtes ?

— Dutchy. Jacob Dutchy.

— Et votre relation avec...

— Je suis au service de Mrs Dickinson, Monsieur. En ce qui concerne le règlement de vos honoraires, quel mode préférez-vous ?

— Par chèque, ce sera parfait, Mr Dutchy.

— Et le montant ?

J'indiquai mon taux horaire.

— Très bien, Docteur. Au revoir, Docteur.

Le lendemain matin, un coursier m'apporta une enveloppe de taille standard au cabinet. À l'intérieur se trouvait une autre enveloppe rose contenant un feuillet de même teinte plié sur un chèque.

Celui-ci était d'un montant de trois mille dollars, émis sur la First Fiduciary Trust Bank de San Labrador. L'équivalent de plus de quarante séances, au taux que je pratiquais en 1978. Dans le coin supérieur gauche était écrit :

R.P. DICKINSON, curateur  
DICKINSON TRUST UDT 11-5-71  
10, SUSSEX KNOLL  
SAN LABRADOR, CALIFORNIA 91108

Le feuillet était de papier épais, plié en deux, le haut de la page orné d'un nom en lettres noires et en relief :

*Regina Paddock Dickinson*

En dessous, d'une écriture fine et élégante :

*Cher docteur Delaware,*

*Merci de voir Missy.*

*Je prendrai contact avec vous.*

*Meilleures salutations,*

*Gina Dickinson*

Le papier était parfumé. Une odeur évoquant un mélange de vieilles roses et d'air alpestre. Mais cela n'adoucissait en rien le message implicite :

*Ne nous appelez pas, manant, nous le ferons. Et voici un chèque d'un montant assez rondelet pour faire taire vos protestations.*

Je téléphonai à la résidence Dickinson. Cette fois ce fut une femme qui décrocha. Une voix plus basse que celle de Dutchy, marquée d'un solide accent français. J'imaginai une femme d'une cinquantaine d'années.

Le timbre était différent, mais le chant identique : Madame n'était pas disponible et non, elle n'avait pas idée quand Madame le serait.

Je laissai mon nom, raccrochai et contemplai le chèque un long moment. Cette somme... Le traitement n'avait pas encore commencé que j'avais déjà perdu le contrôle de la situation. Ce n'était pas la meilleure façon de procéder, et certainement pas dans l'intérêt des patients. Mais je m'étais engagé envers Eileen Wagner.

La cassette m'avait engagé.

*... Un docteur qui peut m'aider. Sans piquêre.*

Je réfléchis un long moment, et décidai de persévérer assez pour me faire une idée plus précise du cas. Voir si je pourrais établir un rapport avec la fillette, améliorer un peu son état, au moins assez pour impressionner la princesse victorienne.

Dr Sauveur.

Ensuite je pourrais faire valoir mes exigences.

Pendant l'heure du déjeuner, j'allai encaisser le chèque.